



"Qui êtes-vous, demanda-t-il, un marchand ou un travailleur ?" — Page 63 — Col. 3.

L'OISEAU DU DÉSERT

V

L'EXPLICATION

(Suite)

Néanmoins Clara, après avoir cherché longtemps l'explication de cet étrange événement, finit par se rassurer un peu. Elle avait trois mois devant elle et ce délai lui semblait être une éternité. D'autre part, elle songeait involontairement aux éventualités nombreuses énumérées par Martigny lui-même. Il régnait une extrême mortalité parmi les chercheurs d'or ; les querelles, l'abus des liqueurs fortes, les privations, l'insalubrité du climat, exerçaient sur eux de grands ravages, et le vicomte pouvait en effet succomber à la peine avant le terme fixé. Mais Clara ne voulait pas permettre à son esprit de s'arrêter à ces coupables espérances ; elle aimait mieux s'en remettre à la Providence qui lui ferait peut-être retrouver le diamant aussi miraculeusement qu'il avait été perdu. D'ailleurs, elle avait cru s'apercevoir que Martigny, malgré le cynisme de ses principes, malgré sa dureté peut-être affectée, conservait encore quelques sentiments délicats, et elle comptait, le moment venu, ne pas les invoquer en vain.

Elle recouvra donc graduellement une sérénité qui pouvait tromper même l'œil clairvoyant de sa mère. Comme elle était assise à sa place accoutumée, derrière une pile de marchandises, quelqu'un entra dans le store d'un pas lent et majestueux. Le son d'une voix connue la fit tressaillir et elle se leva brusquement à la vue de Richard Denison.

Le magistrat était en costume du soir, habit noir et cravate blanche, quoiqu'on fût à peine au milieu du jour, et sa belle figure reflétait, en dépit de lui-même, une certaine émotion. Après avoir salué Mme Brissot, il s'approcha de la jeune fille, et, lui prenant la main, il lui dit selon son habitude :

— Bonjour, miss Clara.

— Bonjour, monsieur Denison."

Malgré la froideur apparente de cet abord, les deux jeunes gens avaient pu s'assurer, dans ce rapide con-

tact, qu'ils étaient également agités ; la main de Clara était brûlante de fièvre ; celle de Richard éprouvait un léger tremblement.

Bientôt le juge de paix dit à Mme Brissot d'un ton embarrassé :

— Vous plairait-il, madame, de m'accorder un moment d'entretien particulier... là, dans votre petit parloir ?

— A vos ordres, monsieur Denison ; Clara, mon enfant, veille un peu à ce que Sémiramis, pendant mon absence, ne fasse pas trop de sottises... Monsieur le juge, veuillez me suivre."

Et tous les deux passèrent dans la pièce voisine.

L'entretien se prolongea ; mais, sauf quelques sons vagues, on ne pouvait rien entendre de ce qui se disait dans l'arrière-boutique. Clara, inquiète et rêveuse, songeait au sujet probable de cette conversation entre Richard et sa mère, quand un bruit, qui s'élevait à l'autre extrémité du magasin, attira son attention. Sémiramis gourmandait un personnage qui venait d'entrer et dont la voix rauque et dure annonçait un indigène australien.

— Quoi vous demander ? disait-elle dans son mauvais anglais, moi pas comprendre du tout... Allons ! vous pas digne de parler à femme comme moi... Vous retourner à votre camp bien vite, bien vite, ou moi faire fouetter vous, méchant nègre !"

Comme on le voit, Sémiramis avait son aristocratie ; néanmoins, l'indigène ne tint pas compte de ce congé en règle et articula, non sans quelques efforts :

— Mis... Clara."

Mlle Brissot se leva précipitamment et courut vers l'entrée du store.

— Eh ! dit-elle, c'est le sauvage que j'appelle Tête-de-Crin... A quoi pensez-vous Sémiramis, de tourmenter ce pauvre homme ? Oubliez-vous qu'il est mon protégé depuis le jour qu'il nous fit traverser dans son canot d'écorce la rivière qui venait de déborder subitement ? Allons ! donnez-lui un verre d'eau-de-vie pendant que je vais m'enquérir de ce qu'il désire.

— Moi pas faite pour servir un nègre," murmura Sémiramis en allant toutefois chercher une bouteille d'eau-de-vie et un verre, de l'air d'une princesse humiliée.

Tête-de-Crin, comme l'appelait Clara, était en effet un de ces noirs indigènes qui vivent encore à l'état sauvage dans les colonies australiennes, et dont la race, refoulée peu à peu par la civilisation, abrutée par la misère et l'usage des liqueurs fortes, ne peut tarder à s'éteindre. Il avait une cinquantaine d'années ; son épaisse crinière, ainsi que sa barbe inculte et sordide, était déjà toute blanche. Il avait les bras et les jambes grêles des individus de sa race, particularité d'autant plus facile à constater, que ses bras et ses jambes étaient nus. Tout son costume consistait en un manteau de peau d'opossum, encore était-il probable qu'il l'avait mis pour venir à la ville, car ses pareils, d'habitude, n'abusent pas des vêtements. De grossiers tatouages sillonnaient son corps ; il avait un air farouche et tenait à la main plusieurs sagaies. A la vue de Clara, il se mit à faire des bonds convulsifs, sorte de danse chargée d'exprimer son allégresse en présence de la charmante Européenne.

Les naturels australiens quittaient ainsi parfois leur tribu pour venir dans les villes mendier quelque objet de peu d'importance. En général, ils étaient bien accueillis par les colons qui, pleins de pitié pour cette race dégradée, s'empressaient de les satisfaire, après quoi les sauvages retournaient dans leurs solitudes. Tête-de-Crin, bien qu'il fut chef d'une tribu de quinze à vingt personnes, était un des quémendeurs qui se montraient le plus souvent dans les rues de Dorlingstation. Ayant eu l'occasion de rendre à Clara et à son père un léger service, dont il avait été du reste amplement récompensé, il venait de temps en temps au store solliciter une petite offrande. Habituellement c'était de la nourriture, un verre d'eau-de-vie, ou des objets de mince valeur, tels qu'un clou pour armer sa sagaie ou simplement un bout de corde pour retenir son manteau ; et sans doute un motif de ce genre l'avait déterminé cette fois encore à quitter pour quelques heures les bois où vivait sa tribu.

Clara ne s'effraya nullement de cette visite. Elle s'approcha du sauvage en souriant, et, dans un langage où le geste avait plus part que la parole, elle lui demanda ce qu'il souhaitait ; Tête-de-Crin répondit par des sons inarticulés et inintelligibles.

Alors Clara lui montra successivement divers objets contenus dans le magasin : des vêtements, des ustensiles de chasse et de pêche, des vases de terre ou de bois. A tout cela l'indigène secouait la tête ; il finit par prononcer distinctement plusieurs fois le mot : *hisso*.

Clara ne comprenait pas davantage ; mais Sémiramis, malgré son mépris pour les noirs australiens, était un peu mieux au courant de leurs habitudes et de leur idiome, dit à sa jeune maîtresse :

— Miss Clara, *hisso*, dans la langue de ces vilains sauvages, vouloir dire : serpent noir... Méchante bête, serpent noir ! Homme mordu, mourir une minute après.

— Nous voilà bien avancés, répondit Clara. Ce n'est pourtant pas un serpent noir que nous demandons Tête-de-Crin. Il en trouverait assez dans le *bush* sans en venir chercher ici, et, comme dirait mon père : "Nous ne tenons pas cet article."

Cependant une idée se présenta tout à coup à son esprit ; elle se souvint que de tous les objets convoités par les sauvages de l'Australie le plus précieux à leurs yeux était une baguette de fer ; non pas qu'ils se servent de ces baguettes pour leur défense ; à défaut de fusils, leurs casse-tête, leurs sagaies et surtout leurs *boomarengs*, arme singulière qui revient dans la main de celui qui l'a lancée après avoir frappé le but, suffisent amplement à leurs besoins. Mais quand l'un d'eux est parvenu à se procurer une de ces baguettes, il croit n'avoir plus rien à craindre du serpent noir, ce terrible reptile qui infeste le pays, et certains indigènes donneraient tout ce qu'ils possèdent, ce qui à la vérité n'est pas grand-chose, pour une baguette de ce genre.

Dès que Clara eut soupçonné le désir de son protégé, elle se dirigea vers une partie du store où se trouvaient de vieilles armes et elle y déterra un fusil de munition tout rouillé qui pouvait provenir de quelque garde national français. En ayant arraché la ba-